

BULLETIN

MARS 2015

Trois pionniers baptistes moins connus :
Pérusset, Cellier, Jonte

JEAN-LOUIS LALONDE

En parcourant Les Mémoires de Madame Feller ou l'Histoire de Duclos, on rencontre trois noms pour lesquels on a peu d'information: ceux de Pérusset, Cellier et Jonte. Nous avons voulu retracer pour nos lecteurs leur contribution missionnaire dans les débuts de la Mission de Grande-Ligne, malgré une documentation déficiente. Nous avons regroupé les notes et les sources en fin d'article.

PÉRUSSET, J. (1820? - 1880?)

Jeanne (ou Jeannine, Julie ou Jacqueline, on n'a que l'initiale) Pérussetⁱ est venue au Canada-Est en 1840 à partir de Baulmes, canton de Vaud en Suisse. Nous ignorons tout de ses origines, de sa famille et même sa date de naissance. Nous ne pouvons qu'avancer quelques hypothèses.

Baulmes est situé à l'extrémité du lac de Neuchâtel, dans une région montagnaise, à 20 km d'Yverdon et pas très loin de la frontière française, dans le Jura-Nord actuel. Le premier pasteur de la FCMS, Jean-Emmanuel Tanner, venait de Valeyres-sous-Rance à moins de cinq kilomètres de là et il est bien possible qu'ils se soient connus. Il est probable qu'elle ait fait une formation d'institutrice car c'est à ce titre qu'elle sera utilisée par la Mission de la Grande-Ligne. Elle a sûrement été rejointe par le Réveil et elle possédait la conviction nécessaire pour se dévouer à l'évangélisation même hors de son pays.

Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle est célibataire et vraisemblablement âgée d'une vingtaine d'années, compte tenu de sa formation et de sa volonté de servir à l'étran-

ger. C'est en retrouvant l'émerveillement de ses yeux d'enfant de cinq ans que Rieul Duclos nous en fait un portrait flatteur dans son *Histoire* (p. 180).

« Mon père parla certainement cette visite [du colporteur Baudin] et bientôt je vis arriver des personnes que je n'avais jamais vues, en particulier une demoiselle Pérusset, qui fit sur ma jeune personne une très agréable impression. Sur ses traits on lisait le bonheur; sa conversation nourrie et intéressante mettait tout le monde à l'aise et créait la bonne humeur. Elle chantait fort bien et moi qui n'avais guère entendu que nos vieilles chansons populaires « A la claire fontaine » ou telle autre, je trouvais ses chants fort beaux. Elle lisait ensuite, puis tout le monde se mettait à genoux pour prier. »

On sait qu'elle a rejoint la Mission de la Grande-Ligne en 1840, un an après Mademoiselle Sophie Jonte dont nous parlons plus loin. Elle a d'abord enseigné à l'école de cette mission mais, dès l'été 1841, elle a accepté d'organiser une classe à Saint-Pie pour s'occuper des treize enfants des familles nouvellement converties. Elle joue aussi le rôle de colportrice et d'évangélisatrice. « Elle a un don remarquable pour se faire accueillir dans des maisons qui paraissent inabordables. Elle a tant de douceur, de patience et de charité, que les plus méchants n'osent s'irriter contre elleⁱⁱ. »

L'école commence dans une petite chambre prêtée par un converti où se tiennent aussi les assemblées. Mlle Pérusset doit loger plus loin. Une petite école coûterait 400\$ (x 25 aujourd'hui). Elle ne sera construite que bien plus tard et en attendant on a sûrement continué d'utiliser une pièce d'une maison privée.

Dès 1842 possiblement, elle sera remplacée par M. Lamoureux, un jeune



Chez Grégoire Desjardins à Bérée (Township de Milton) en 1846, qui montre bien l'état primitif des lieux et la forêt toute proche.
Dessin de J.-F. Doudiet

Canadien, et c'est elle qui a pris en charge l'école de Bérée, à l'extérieur du village de Roxton Pond, plusieurs des familles de Saint-Pie ayant préféré déménager dans ces terres de colonisation vu la persécution dans leur village d'origine. J.-E. Tanner, lors de son voyage de recrutement en Suisse, dit encore qu'elle se consacre à sa tâche avec « beaucoup de zèle, d'activité et même de courage. Elle habite seule une petite maison dans une clairière où se trouvent quelques autres habitations réunies, sur la

lisère d'une forêt qui s'étend à près de vingt lieues au loin [100 km]. Elle tient l'école toute la semaine, mais elle va le dimanche à une ou deux lieues [5 à 10 km] dans les environs, pour y lire la Bible et annoncer l'évangile dans des entretiens familiaux. » Un soir, devant dormir à la belle étoile parce qu'elle ne peut se repérer dans la forêt par les marques aux arbres pour rentrer à la maison, elle se réveille en face d'un ours qu'elle réussit à faire fuir. En janvier 1844, elle a bon espoir qu'une dizaine de ses écoliers se convertiront.

« Elle commence son école à cinq heures du matin, nous dit M^{me} Feller, avec une classe d'hommes catholiques qui n'auraient point d'autre tems pour apprendre à lire, elle les garde jusqu'à sept heures. À huit heures ce sont les enfants jusqu'à midi, puis encore d'une heure à cinq. À six heures du soir commence l'école des adultes, qui, comme les autres, se termine par la Bible et la prière et se prolonge jusqu'à dix ou onze heures. Le samedi elle n'a pas d'école et consacre cette journée à visiter les catholiques qui habitent ces vastes forêts.ⁱⁱⁱ »

On a recours à ses services ensuite pour s'occuper de l'école de Sherrington (à 15 km au sud-ouest de Napierville) probablement en automne 1843 où se constitue un petit noyau de personnes favorables à l'Évangile. Comme il y a peu d'enfants à instruire parce que les prêtres s'y opposent, elle profite de son temps libre pour visiter les familles de la région, soutenir les faibles et les encourager à faire le pas de quitter l'Église romaine. Le curé prétend qu'elle ne saura pas rendre compte de sa foi. Elle le fait pourtant devant l'homme chez qui elle loge et tout ce que le curé fait, c'est de la traiter d'hérétique et de damnée. Il s'élève ensuite en chaire contre elle et conseille aux femmes de la chasser de chez elles à coup de bâton, ce que certaines feront. Mlle Pérusset dira elle-même :

« Dieu a béni mon école et elle prospère. Il y a 8 mois que j'avait huit écoliers; maintenant j'en ai vingt-cinq. » « Le curé de la paroisse a tonné du haut de la chaire contre ses paroissiens, et les a menacés d'excommunication s'ils ne retiraient pas leurs enfants de mon école. Au premier moment quelques-uns ont été effrayés; mais ensuite ils ont repris courage. Le curé a fait aussi

quelques efforts pour établir une école près de la mienne; il a envoyé chez les parents les personnes les plus influentes du voisinage, pour les persuader de me retirer leurs enfants et de les envoyer à son école. Mais tous ont répondu que leurs enfants allaient très-bien ainsi et ne couraient aucun danger. [Elle est convaincue que son action portera des fruits avec la grâce de Dieu.] Mes chers enfants me donnent bien de la joie, ils aiment beaucoup l'école; ils font des progrès et écoutent attentivement ce que je leur dis de l'amour de Dieu et du changement du cœur. Plusieurs sont de petits messagers qui rapportent à leurs parents ce qu'ils entendent à l'école, et qui leur lisent la Parole de Dieu. Qui sait si le Seigneur n'emploiera pas ce moyen pour les rendre sages à salut?^{iv} »

Le *Grande Ligne Register* nous signale qu'elle encore là en 1847, toujours prête à intervenir sans peur et sans reproche pour diffuser le message évangélique. Les années suivantes de cette publication manquent malheureusement. En 1848, le rapport annuel nous indique qu'elle quitte cet endroit parce qu'elle sera plus utile ailleurs... mais sans nous préciser où, peut-être à l'école de Madame Feller? Nous savons qu'elle a quitté la Mission de Grande-Ligne après dix ans, probablement en 1850. Quand on instaure un pensionnat pour filles à l'automne de cette année-là à Saint-Pie, c'est Sophie Jonte qui en devient directrice et J. Pérusset n'y enseigne pas, signe sans doute qu'elle est déjà rentrée en Suisse.

Elle est plus que vraisemblablement retournée dans son village (natal?) de Baulmes dans le Jura-Nord vaudois. En 1855, elle y est toujours célibataire et recueille des fonds à l'intention des « sociétés missionnaires évangéliques auprès des peuples non chrétiens, de Paris », ce qui indique qu'elle a gardé un intérêt pour les missions. On peut supposer qu'elle est institutrice, peut-être célibataire comme Sophie Jonte qui l'est restée toute sa vie au service de la Mission de la Grande-Ligne (voir sa biographie). Nous ignorons tout de la fin de sa vie et du moment de son décès.

Pour en savoir plus, il faudrait faire des recherches dans les fonds missionnaires vaudois en lien avec la Société des missions de Lausanne, ce qui ne nous est guère possible à distance^v. Même si elle n'est restée que dix ans au Canada-Est,

elle a apporté une contribution certaine à l'activité missionnaire particulièrement difficile en ces débuts du franco-protestantisme. (18 octobre 2014)

CELLIER, ABRAHAM (v1811-1843)

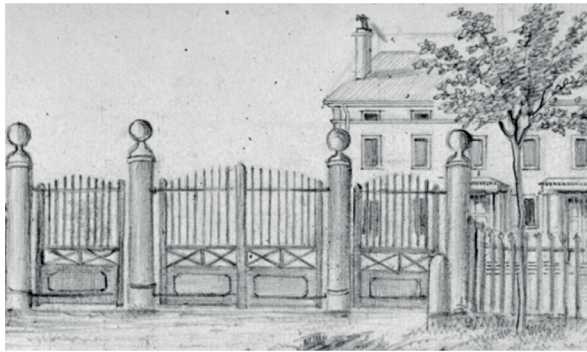
Abram Cellier est né en Suisse, à Nods dans le canton de Berne, (situé à 20 km au nord-est de Neuchâtel). Sa date de naissance n'est qu'une approximation. Il appartenait à une famille déjà protestante. Après des études dont nous ne connaissons pas le détail, il passa sur le marché du travail et possiblement devint instituteur, métier pour lequel il avait certaines aptitudes. Touché par le Réveil et désirant consacrer sa vie à l'évangélisation, il se forma à l'Institut de Genève comme plus tôt le pasteur Jean-Emmanuel TANNER^{vi} avec lequel il sera amené à travailler au Canada. Cet institut, fondé en 1829, visait justement à préparer des instituteurs évangéliques. Il avait environ 28 ans quand il partit pour les missions à l'été 1839. On invita les donateurs suisses à défrayer le coût de son voyage faisant parvenir leurs dons au pasteur Henri OLIVIER, ce missionnaire pionnier venu au Canada en 1834 et retourné dans son pays l'année suivante.

Cellier est probablement arrivé avec Sophie JONTE, également institutrice, qui mettra aussi ses talents d'enseignante au service de la Mission. Après une courte période d'ajustement et, en parallèle avec l'école de Madame Feller, il ouvre sa propre classe à quelque cinq kilomètres plus loin, on ne sait pas où exactement, vraisemblablement proche de l'agglomération d'alors. On peut penser à la rue de l'église près du chemin de la Deuxième ligne ou sur le chemin de Grande-Ligne près de la montée Delorme. Il a loué une maison qu'il a consacrée à cette fin^{vii}. Le jour, elle est fréquentée par trente ou quarante enfants alors que le soir, 25 personnes s'y présentent. Il s'agit donc d'une école de rang destinée aux externes, l'institut se changeant des pensionnaires. La maison de la mission qui sert aussi d'école sera inaugurée le 9 août 1840 par la célébration de services religieux, plusieurs amis étant venus de Montréal, de Belle-Rivière, de Boston ou de New York pour y assister.

Madame Feller se dit heureuse d'avoir près d'elle ce missionnaire car elle le sent engagé dans son œuvre « pour laquelle il est si bien qualifié. Il a beaucoup de dons pour s'occuper des enfants; et il est une pré-

cieuse fidèle sentinelle dans notre petite Église. Sous son extérieur froid se trouve un cœur tendre et affectueux, qui sent tout, comprend tout^{viii}»

Dans la même lettre, Henriette Feller



Dessin du portail et de l'école de Grande-Ligne par J.-F. Doudiet, 4 juillet 1844.

trouve que la condition actuelle de Cellier fait pitié. Il vit dans l'isolement, loin des autres missionnaires. Elle lui envoie de la nourriture afin qu'il la réchauffe quand il ne prépare pas lui-même ses aliments. «Souvent le temps manque et il passe des journées sans pouvoir faire un repas. Je suis en peine pour sa santé déjà peu forte.» Le curé du village fait des pressions sur le propriétaire de l'école de sorte que la Mission doit acheter la petite maison grâce à l'aide « de nos amis de Montréal qui ont collecté pour la payer, mais ils n'ont pu encore réussir à obtenir la somme de 104 dollars [sic] qui est son prix d'achat [...] (3000 \$ aujourd'hui).

Le 3 septembre 1840, Cellier rejoint au presbytère de Sainte-Scholastique (dans les Basses-Laurentides non loin de Belle-Rivière) Émile Lapelletrie, colporteur presbytérien à Montréal. Cinq prêtres des environs ont accepté de discuter avec eux de la Bible puisqu'ils en distribuent des exemplaires. Comme ces membres du clergé n'ont pas encore reçu de directives strictes des évêques par rapport au livre saint, ils se sentent libres de l'accepter comme leur seul guide. Les échanges sont courtois, mais les évangélistes ne réussissent pas à emporter leur adhésion à leurs vues ni à les amener à soutenir leur action comme colporteurs^{ix}.

Le colporteur Cellier est présent avec Henriette Feller quand le prêtre Louis-Léon Normandeau se présente à la maison de la Mission pour s'informer de l'approche biblique des missionnaires. En attendant que M. Roussy, parti prêcher,

revienne, les deux évangélistes discutent avec leur hôte et lui montrent ouvertement les erreurs de son Église. Une fois Roussy de retour, il s'engage avec Feller dans une semaine d'échanges avec le prêtre, ce qui mènera ce dernier directement à la conversion.

Abraham Cellier continue courageusement à enseigner dans son école au cours de l'automne et de l'hiver 1840-1841. Pourtant, il ne semble pas avoir terminé l'année car un passage d'une lettre nous indique que « depuis plus de six semaines, le frère Cellier est à Chazy pour sa santé et pour aider à M. Côte ». On sait qu'il souffre de tuberculose et qu'il essaie de se soigner comme il peut. C'est l'institutrice J. Pérusset qui s'est occupée de ses élèves après son départ. Au moins deux sont devenus pensionnaires à Grande-Ligne. Il semble pourtant que les pressions du curé aient réussi ensuite à faire fermer l'école.

Au cours de cette même année 1840, le travail du colporteur Baudin avait suscité des conversions dans le village de Saint-Pie, lesquelles avaient provoqué maintes violences. Feller et Roussy avait entretenu la ferveur des futurs convertis de même que J. Pérusset selon le témoignage de Rieul Duclos. L'institutrice acceptera d'enseigner à Saint-Pie dès l'été 1841. A l'automne, Roussy, Normandeau, Cellier et Feller s'y déplacent chacun leur tour. « Ce nouveau champ de travail nous donne beaucoup de joie et d'espérance, ajoute M^{me} Feller. Il y a maintenant sept personnes converties qui sont autant de prédicateurs. Outre celles-là il y en a encore une vingtaine d'autres qui s'occupent à sonder les Saintes Écritures. »

La Société missionnaire franco-canadienne qui fait de l'évangélisation sur la Rive-Nord va connaître un problème temporaire d'ouvrier, ce qui va amener Abraham Cellier à travailler pour elle. Voici en quelles circonstances. Daniel Amaron et Antoine Morêt se livraient au colportage à partir de Belle-Rivière alors que, de leur côté Joseph Vessot et Claude Prévost rayonnaient à partir de Sainte-Thérèse. En août 1841, ce dernier

retourna à Genève pour des raisons de santé et ne revint pas par la suite travailler comme agent de la SMFC. Ce départ inopiné ennuya son ex-employeur qui se retrouvait à n'avoir que quatre ouvriers, après la défection de Lapelletrie qui s'était rattaché aux presbytériens. Le Comité a alors demandé à la Mission de la Grande-Ligne de lui prêter Abraham Cellier « pour le bien de l'œuvre ».

Même si le transfert officiel ne se fera qu'en 1842, dès l'automne 1841, Cellier vient à Sainte-Thérèse où s'installera le seul pasteur de la FCMS nouvellement arrivé, Jean-Emmanuel Tanner qu'il connaissait bien. Jacques-Samuel Chevalley, un charpentier qui l'accompagnait, fait du colportage dans les environs jusqu'à la fin de l'année. Même s'il se sait malade, contrairement à Claude Prévost, Cellier ne retournera pas en Suisse pour se soigner parce qu'il trouve que sa situation s'est améliorée récemment. On profitera plutôt de ses compétences pour qu'il reprenne le pensionnat mis sur pied un peu plus tôt par M^{me} Amaron. Les inscriptions sont



La maison de Belle-Rivière (vue arrière) où s'est tenue la première école et où a logé Abraham Cellier, avant d'y mourir, dessin par J. - F. Doudiet, l'année de son arrivée en 1844.

plus nombreuses maintenant, mais on préfère garder pour plus tard l'idée d'un pensionnat organisé qui ne verra le jour qu'en 1844 sous la direction de Jean Vernier. Pour l'instant, en fin d'année 1842, Cellier accepte de se consacrer à ces pensionnaires, ce qu'il fera jusqu'en mai de l'année suivante.

Ce seront les derniers mois de sa vie, sa santé s'étant gravement détériorée. Le 29 mai, Daniel Amaron, Antoine Morêt et le pasteur J.-E. Tanner sont réunis à son chevet. Cellier est à l'article de la mort, mais célèbre son Sauveur. Le lendemain, on lui lit les psaumes 93 et 24, on prie avec lui et il s'endort dans la paix du Seigneur.

À sa demande, on rapatrie son corps à Grande-Ligne et on l'inhume le 1^{er} juin dans le cimetière de l'endroit destiné à accueillir tant de missionnaires par sa suite. Cependant, on y chercherait vainement une stèle à son nom. En transmettant ses condoléances à la SMGL, le Comité de la FCMS loua le dévouement du disparu, l'efficacité de son travail d'évangélisation et manifesta son estime pour son engagement dans l'œuvre. (1^{er} novembre 2014)

JONTE, SOPHIE (1809-1880)

Sophie Jonte est née en France en 1809^x dans une famille déjà protestante. Elle demeurera célibataire toute sa vie. *La Feuille religieuse du Canton de Vaud* dit explicitement qu'elle est arrivée en 1839 pour se joindre aux missionnaires de Grande-Ligne^{xi} juste après les Rébellions patriotes et elle fait donc partie des premiers pionniers baptistes au Canada. Elle enseigne dans le premier Institut et voit aussi à l'intendance sous la direction de Madame Feller.

On ne peut se livrer qu'à des conjectures concernant ses premières années de formation à partir des compétences qu'elle semble posséder à son arrivée alors qu'elle a trente ans. Elle a dû fréquenter l'école et peut-être même se former comme institutrice car elle enseignera des années à l'école de Grande-Ligne. Si elle rejoint les gens de cette mission, on peut penser qu'elle avait un lien avec la Société des Missions de Lausanne. Si elle était douée pour s'occuper des affaires domestiques, on pourrait penser qu'elle avait déjà occupé une tâche semblable en France ou même en Suisse en rapport avec l'enseignement et donc qu'elle ait pu être directrice d'un pensionnat; ajoutons à cela qu'elle avait sûrement adhéré aux idées du Réveil et avait le désir de faire connaître l'Évangile. C'est sans doute sa compétence en divers domaines et son zèle particulier qui l'ont fait recommander pour travailler au Canada aux côtés d'Henriette Feller.

Quand, dix ans plus tard, on songe à créer un pensionnat pour filles à Saint-Pie-de-Bagot en septembre 1850, on la trouve toute désignée pour s'en charger, à la fois comme directrice, enseignante et économiste. Modeste toutefois, elle cédera volontiers en 1852 la direction à Madame Lafleur tout en gardant ses autres tâches.

Après l'incendie de 1854 qui rase l'édifice, on relogé l'institution à Longueuil dans un vaste bâtiment en pierre^{xii}, inauguré le 15 novembre 1854. prêt pour accueillir

une quarantaine d'élèves. Le recensement de 1861 ne parle que d'une vingtaine de jeunes filles, mais on dispose par ailleurs d'une liste nominative de 32 élèves pour cette même année et les nombres oscillent plutôt autour de 40^{xiii}. C'est le pasteur Lafleur et son épouse qui en demeurent les responsables. Sophie Jonte y enseigne déjà avec Lydia Emmons (qui vient des États-Unis), Séraphine Brocher (de France)^{xiv} et Zélie Cuendet (de Suisse) qui est remplacée par Mlle Côté en 1860. C'est en 1857 que l'école des filles prend le nom d'Institut Feller^{xv}.



Maison de l'Institut Feller de Longueuil vers 1870

Sophie Jonte continue d'y être présente pendant les années 1860 et le début des années 1870. Le collège espère longtemps avoir une directrice européenne qu'il ne trouve pas au point de fermer pour 1870. Il rouvre l'année suivante sous la direction de Charles Roux et de son épouse, secondés par Sophie Jonte et Miss Flood, professeur d'anglais.

Leur collaboration s'achève en 1873 quand, à 62 ans dit-on (64 en fait), Sophie Jonte se retire à Saint-Pie où elle ouvre une maison de retraite pour personnes âgées dont elle gardera la direction jusqu'à son décès qui survient le 7 janvier 1880. Au cimetière baptiste de Grande-Ligne, sa stèle est juste à côté de celle de la fondatrice Henriette Feller qu'elle a secondée toute sa vie.

Le pasteur Lafleur lui rend hommage peu après. De constitution solide et d'esprit ouvert, elle a travaillé sans arrêt, soit à l'intendance des institutions soit comme enseignante. Elle était particulièrement douée pour gérer avec beaucoup d'économie les besoins matériels parfois en

mettant au défi les natures délicates. Cette vraie sœur de la charité a montré qu'on n'a pas besoin d'être cloîtrée ou de faire des vœux de célibat pour mener une vie sainte et entièrement consacrée à son prochain. Ils sont nombreux à se rappeler son visage avenant, son énergie au quotidien, son caractère décidé, son habileté à régler les conflits, tout cela en faisait une personne agréable à vivre. Derrière son physique imposant se cachaient un esprit fort et un cœur d'or, capables à l'occasion de rire à gorge déployée ou d'être submergés par l'émotion. Pas surprenant qu'autant de gens l'ait tenue en si haute estime^{xvi}. (octobre 2013)

SOURCES

J. Pérusset

Feuille religieuse du canton de Vaud (FRCV), 6\3\42(158-159) 10\3\44(152) 7\4\44(215) 10\5\46(245-248) 22\10\54(489).

Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Lausanne, 1913, tome I, p. 180.

Fitch, E. R., dir., *The Baptists of Canada*, Toronto, The Standard Publishing Company, 1911, p. 210, 216.

Vogt-Raguy, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse

PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, p. 100, 154, annexe 5 (Mme).

Canadian Baptist, 1906, p. 5.

Cramp, J.M., *Les Mémoires de madame Feller*, St-Romuald, Éditions Beauport, 1989, p. 157.

Abraham Cellier

Black, Robert Merrill, "A crippled crusade: Anglican missions to French-Canadian roman Catholics in Lower Canada, 1835 to 1868", these de doctorat en théologie, Université de Toronto, 1989, 452 p., p. 189.

Feuille religieuse du canton de Vaud, 28\4\39(240) 4\10\40(473) 7\3\41(155) 21\3\41(188)

4\4\41(218-219) 11\7\41(345) 6\3\42(158-159) 15\1\43(43) 26\2\43(136).

French Canadian Missionary Society, dernier rapport annuel, 1881, historique, p. 27.

French Canadian Missionary Society, Rapport annuel, 1844, p. 16-17 et Procès-verbaux des réunions du Comité missionnaire, 13 juin 1843.

Lalonde, Jean-Louis, *Belle Rivière 1840-2006*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2007, 2 v. 703 p., p. 55, 63, 71, 74, 77, 391.

Mission de la Grande-Ligne, rapports annuels, 1843, 1844.

Scorgie, Glen G. « The Early Years of the French Canadian Missionary Society 1839-1850 », Vancouver, MCS thesis, Regent College, 1982, 216 p., p. 140, 144, 200.

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec: 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1996, 938 p. + annexes. Particulièrement aux pages 101-102, 116, 380 et à l'annexe 5.

Sophie Jonte

Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Lausanne, 1913, tome I, p. 207, 260, 262. *Feuille religieuse du canton de Vaud*, 28\4\39(240) 10\3\44(152) 12\7\46(332) 22\10\54(489)

Fitch E. R., dir., *The Baptists of Canada*, Toronto, Standard Publishing, 1911, p. 210.

L'Aurore, 12 janvier 1882, p. 1.

Lafleur, Théodore, *A Semi-Centennial Sketch of the Grande Ligne Mission*, Montréal, D. Bentley, 1885, 60p. sp. p. 22, 33, 38, 49.

Therrien., Eugène-A., dir. *Baptist Work in French Canada*, Toronto, Welch, 1926, 126 p., p. 49, 115.

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec: 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1996, 938 p. + annexes. Particulièrement aux pages 100, 160-161, 334, et annexes 5, 9, 14.

¹ Librement adapté de A Semi-Centennial Historical Sketch of the Grande Ligne Mission Read at the Jubilee Gathering, Grande-Ligne, Oct. 18th, 1885, by Theodore Lafleur, 1885, D. Bentley & Co., p. 49. Voir aussi les p. 22, 33, 38 sur Jonte.

² On trouve différentes orthographes de son nom. Duclos indique Pérusset, ailleurs on trouve Perusset sans accent, Porusset dans la note correctrice de Grande-Ligne sur le livre de Duclos. D. Vogt-Raguy

lui donne le titre de Madame, alors que partout entre 1840 et 1855, dans la *Feuille religieuse du canton de Vaud*, on utilise Mademoiselle Pérusset. C'est l'orthographe que nous retiendrons.

ⁱⁱⁱ Mme Feller dans *Feuille religieuse du canton de Vaud*, 6 mars 1842, p. 158-159, lettre de l'automne 1841.

^{iv} Lettre du 15 janvier 1844, in FRCV, 12 avril 1846, p. 215.

^v Lettre du printemps 1844, dans FRCV 10 mai 1846 p. 247 et 248.

^{vi} Un contact avec un spécialiste suisse de la famille Pérusset n'a pas abouti.

^{vii} Selon L. Maury, *Le Réveil religieux dans l'Église Réformée à Genève et en France, 1810-1850*, Fischbacher Librairie, Paris, 1892, t 1, p. 334.

^{viii} R.M. Black, dans sa thèse, « A Crippled Crusade »..., p. 189, lui qui a lu les lettres du seigneur de l'endroit, Plenderleath-Christie, fait état du conseil de Christie à Cellier visant à lui faire mettre sur pied une école différente de celle de Grande-Ligne. C'est probablement à la demande de ce même seigneur que Madame Feller a accepté par après de prêter les services de Cellier à la FCMS.

^{ix} *Feuille religieuse du canton de Vaud*, 4 oct. 1840, p. 473.

^x Voir l'*Occasional paper*, 12 octobre 1840, p 1.

^{xi} Les recensements de 1851 à 1871 arrondissent son âge à la dizaine. On peut cependant considérer comme plus fiable la pierre tombale au cimetière de Grande-Ligne (tout comme l'acte du registre de l'église) qui indique : « décédée le 7 janvier 1880 âgée de 70 ans et 6 mois », ce qui faire remonter sa naissance au début juin 1809 approximativement.

^{xii} Année 1854, p. 489 (en ligne et dans notre bibliothèque). D'autres indications confirment cette arrivée, *Les Mémoires de Madame Feller*, p. 194, qui dit qu'en 1850, elle est là depuis « quelques années », Wyeth parle alors de dix ans, et Lafleur en 1885 soulignera ses quarante ans au service de la Mission (englobant sa direction à la tête de la maison pour personnes âgées). Mademoiselle Pérusset n'est arrivée que l'année suivante.

^{xiii} Il s'agit d'une ancienne école municipale de 20m x 10

qu'on rachète pour en faire un pensionnat avec dortoir, salles communes et salles de classe. Revendue en 1878, elle existe toujours vouée à d'autres usages.

^{xiii} Pierre Rannou, « Le protestantisme canadien-français à Longueuil », hiver 1998, *Cahier no 27*, Société d'histoire de Longueuil, p. 3-43. La liste des élèves est donnée aux pages 29-37. On y relève d'ailleurs en 1862-1863 le nom d'Anna Allsopp, 14 ans de Philipsville, Ontario. Mais l'existence de Jean-C. Allsopp à Farnham a peut-être joué dans ce choix.

^{xiv} Année 1854, p. 489 (en ligne et dans notre bibliothèque). D'autres indications confirment cette arrivée, *Les Mémoires de Madame Feller*, p. 194, qui dit qu'en 1850, elle est là depuis « quelques années », Wyeth parle alors de dix ans, et Lafleur en 1885 soulignera ses quarante ans au service de la Mission (englobant sa direction à la tête de la maison pour personnes âgées). Mademoiselle Pérusset n'est arrivée que l'année suivante.

Tout indique que Seraphine Brocher est vraiment arrivée au cours de 1854 puisque l'école de Longueuil est ouverte en novembre 1854; l'Institut Feller où elle œuvre n'est pas celui de Grande-Ligne (p. 118) mais celui de Longueuil. On l'a baptisé de ce nom en 1857. Citation d'Henriette Feller dans Cramp (p. 218) sur la création de l'Institut pour jeunes filles : « Mme Lafleur a la responsabilité des études et sera assistée par Mlle Brocher, une jeune personne dont le cœur et les goûts sont missionnaires et qui a quitté une école en Suisse pour venir s'installer à celle de Longueuil, pour laquelle elle nous paraît parfaitement adaptée. Nous bénissons Dieu de l'avoir conduite vers nous. »

^{xv} La citation de la note précédente montre que Mlle Brocher n'a pas enseigné à Grande-Ligne. Il y a probablement eu confusion à cause du nom, l'Institut Feller de Saint-Blaise ne prenant cette appellation qu'en 1878 quand l'école des filles de Longueuil s'est installée à côté de l'école des garçons de Grande-Ligne avant de s'y fusionner en 1880, selon Wyeth.

^{xvi} Librement adapté de A Semi-Centennial Historical Sketch of the Grande Ligne Mission Read at the Jubilee Gathering, Grande-Ligne, Oct. 18th, 1885, by Theodore Lafleur, 1885, D. Bentley & Co., p. 49.

Libres penseurs, intolérance et anticléricalisme

La lecture du livre de Guttman sur TD Bouchard que nous avons présenté dans notre Bulletin de septembre nous a amené à remarquer un texte du Daniel Laprès sur les Libres penseurs dans l'histoire du Québec. Nous avons été frappé par le fait que la plupart des personnes qu'il évoque avaient fait l'objet de notes ou d'articles dans nos Bulletins. Nous voulons en faire part à nos lecteurs. Avec les manifestations récentes pour la liberté d'expression, le sujet est on ne peut plus d'actualité!

Les protestants sont anticléricaux presque par définition, répugnant à la hiérarchisation de l'Église. Nous croyons utile de citer un court article de Jean Baubérot sur le sujet dans l'*Encyclopédie du protestantisme* (version 1995, p. 37).

« Avec René Rémond, on peut considérer l'anticléricalisme comme un « phé-

nomène social et culturel propre aux sociétés catholiques¹. Cela ne signifie pas l'absence de « phénomènes de défiance ou d'hostilité » à l'égard du clergé protestant, mais ils paraissent « trop fragmentaires, trop dépendants aussi de situations contingentes » pour être assimilés à « l'anticléricalisme des sociétés catholiques ». Comment expliquer un tel constat ? Sans doute en partie par la doctrine du sacerdoce universel prônée par la Réforme: selon Luther, tout chrétien baptisé « peut se vanter d'être consacré prêtre, évêque et pape ». Il n'existe pas, entre clercs et laïcs, de différence d'essence, mais seulement de fonction. L'autorité qui revient au ministre est celle de la Parole qu'il annonce et non celle d'un état particulier. Mais cela ne signifie nullement l'impossibilité d'exercer sa fonction de façon dominante. Il faut donc complé-

ter l'explication en incluant que souvent, dans le protestantisme, les dissidences internes (mouvements de Réveil, groupements piétistes, etc.) ou les fondations de nouvelles dénominations peuvent être porteuses de critiques analogues à celles des mouvements anticléricaux des sociétés catholiques.»

Les franco-protestants dans notre histoire ont joué un rôle de minoritaires contestataires de l'idéologie clérical dominante (ultramontanisme) de 1835 à 1960 au moins. Il n'est donc pas surprenant qu'ils se soient retrouvés en compagnie de libres penseurs ou d'anticléricaux, de « rouges » comme on disait au XIX^e siècle. Daniel Laprès présente ainsi leur situation historique (voir « Libres penseurs dans l'histoire du Québec », en ligne, conférence datant de septembre 2008) et dont nous suivrons les

grandes lignes. Il ne fait cependant aucune référence au rôle des franco-protestants et c'est dommage.

« Notre histoire a été marquée par la présence de nombreux défenseurs de la libre pensée. Longtemps minoritaires, isolés, persécutés et ostracisés, ils n'en ont pas moins fortement contribué au progrès général de notre société et promu cette liberté individuelle hors laquelle la liberté n'est qu'un vain mot. Ramant à contre-courant, ils défiaient un pouvoir clérical et obscurantiste qui s'acharnait à maintenir la société canadienne-française dans un lamentable état d'arriération sociale, culturelle et politique. Cet assujettissement des esprits a persisté durant très longtemps, [...] »

D'entrée de jeu, il me faut apporter deux précisions. La première concerne le terme de « libres-penseurs ». Généralement, on entend par là des incrédules par rapport à la religion. Or, ceux et celles qui luttèrent pour la liberté d'expression et contre la domination des dogmes religieux et réactionnaires, étaient pour la plupart obligés, dans leurs écrits et leurs paroles, de se référer d'une manière ou d'une autre à la religion catholique, voire de s'en réclamer. L'intolérance des pouvoirs religieux, alliés au pouvoir politique, faisait en sorte qu'il leur aurait été extrêmement coûteux d'afficher ouvertement leur incrédulité, [...]. Par conséquent, je recoupe sous le terme de « libres-penseurs » des personnages dont on ne peut savoir avec certitude s'ils étaient tous incroyants, mais qui luttèrent tout de même, courageusement et vigoureusement, contre la domination du cléricalisme et pour les libertés fondamentales. » [...]

On pourrait ajouter ici que les franco-protestants n'affichaient pas cette appartenance catholique apparente tout en contestant tout autant l'autorité cléricale ou sa domination sur la société. Laprès évoque Frontenac qui voulait que les prêtres s'en tiennent à leur fonction ou le baron de Lahontan qui dénonce de façon incisive la domination cléricale au Canada. « Les gouvernements politique, civil, ecclésiastique et militaire, ne sont pour ainsi dire qu'une même et seule



Source : Internet

Frontenac, d'après la statue de Hébert

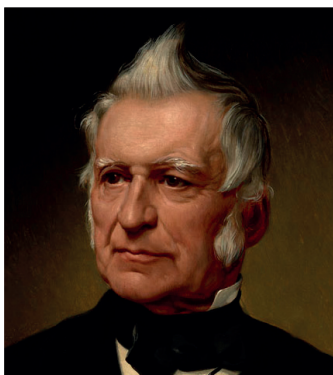
chose en Canada, puisque les gouverneurs généraux les plus rusés ont soumis leur autorité à celle des ecclésiastiques. » Laprès évoque aussi Fleury Mesplet, défenseur de



Source : Internet

Fleury Mesplet

la liberté, dont nous avons parlé dans nos *Bulletins* n° 2 (roman historique) et 11 (toponymie). Il fut jeté en prison avec son collaborateur Valentin Jautard (voir la célébration de du Calvet par Louis Fréchette



Source : Internet

Louis-Joseph Papineau

dans notre no 26). Louis-Joseph Papineau était aussi un démocrate et un libéral qui

réclamait la séparation de l'Église et de l'État. Duclos est fait l'éloge ... l'assimilant trop facilement aux protestants. Circé Côté avait aussi célébré le grand homme (voir les n° 29 et 35).

La fondation de l'Institut Canadien « qui prônait la séparation de l'Église et de l'État et revendiquait que les écoles soient subventionnées par l'État et exemptes de tout enseignement sectaire ». Claire Cousson a particulièrement bien montré dans son article sur « L'Institut canadien de Montréal et l'intelligentsia protestante » (voir le n° 45)² comment l'accueil des

LOUIS-ANTOINE DESSAULLES

DISCOURS
SUR LA TOLÉRANCE

SUIVI DU MÉMOIRE DE L'ÉVÊQUE BOURGET
PRÉSENTATION ET NOTES PAR ADRIEN THÉRIOT



Source : Internet

Louis-Antoine Dessaulles

protestants a fini par irriter à ce point Mgr Bourget qu'il a tout fait pour ternir l'image de l'Institut et l'a mené à disparaître. Pourtant, Louis-Antoine Dessaulles (nos 7, 23 et 28)³ voulait un christianisme plus ouvert, plus évangélique dans l'accueil de l'autre. Discredité par Bourget, il finira



Source : Internet

Arthur Buies

par s'exiler en France. Nous avons aussi évoqué le polémiste Arthur Buies (n° 28) qui savait reconnaître le rôle des écoles

et des institutions d'enseignement franco-protestantes, jugeant « l'éducation cléricale [comme] le poison des peuples ». Laprès évoque encore l'affaire Guibord mais pas son défenseur, le protestant Joseph Doure, sans doute parce qu'il a moins écrit.

Laprès parle ensuite du maire **Honoré**



Source : Internet

Honoré Beaugrand

Beaugrand, conteur, romancier, fondateur du journal libéral *La Patrie*, défenseur républicain contre un clergé monarchiste, pour l'instruction gratuite, laïque et obligatoire. Il est enterré au cimetière protestant du Mont-Royal notamment parce qu'il a tenu à se faire incinérer contre les décrets catholiques qui le refusaient. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Louis Fréchette, le poète, journaliste



Source : Internet

Louis Fréchette

et député libéral à Ottawa, ne se gênait pas pour critiquer l'approche cléricale notamment en éducation (voir les nos 12 et 26). Le conférencier évoque aussi le premier ministre **Laurier**, admiré par les catholiques et les protestants, qui affirmait que ses positions ne seraient pas religieuses mais faites « pour des motifs qui peuvent s'adresser à tous les hommes aimant la

justice, liberté et la tolérance ». Il évoque ensuite la mémoire de **T.-D. Bouchard**, député progressiste, favorable comme on



Source : Internet

T.-D. Bouchard

le sait à la laïcisation du système scolaire, à la nationalisation de l'hydro-électricité, au vote des femmes et contre la corruption gouvernementale (voir notre no 45, à l'occasion de la parution de la version française de sa biographie).

Autre personne qui a lutté contre le pouvoir religieux, l'impérialisme et l'anti-sémitisme, pour la séparation de l'Église et



Source : Internet

Ève Circé-Côté

de l'État, et l'éducation gratuite, obligatoire et laïque, c'est **Ève Circé-Côté** dont nous avons longuement parlé dans nos numéros 29 et 35. Elle écrivait dans *L'Aurore* à la fin de sa vie et était proche des protestants même si elle ne l'était pas elle-même.

Laprès termine en mettant en évidence l'apport de **Jean-Charles Harvey**, journaliste, directeur du *Soleil* dont on le força de démissionner. Il vaut la peine de nous y attarder. Harvey a raconté en 1966, dans la préface d'une réédition des *Demi-civilisés*, comment les choses se sont

produites. Si les protestants ont été persécutés par le clergé catholique, tous ceux qui voulaient échapper à sa domination se voyaient aussi ostracisés. Le roman s'attaque à la médiocrité des élites de Québec tout en racontant une histoire d'amour. L'archevêque ultramontain de la ville n'a pas digéré certains passages qui prônent la tolérance ou critiquent les attitudes serviles. Le héros décrit ainsi la revue qu'il publie : « Pour la première fois, en ce pays de l'impersonnel et de l'artifice, où seule la pensée officielle avait eu droit de cité, paraissait une publication vraiment libre, ouverte à toutes les opinions sensées, rompant le conformisme accepté depuis un siècle et demi, par le troupeau servile ou terrifié. » (p. 76 édition de poche) Il prône la pensée autonome (p. 108) et finalement, plus directement encore, ces propos qui ressemblent étrangement à ceux de Dessaulles qui se référait à l'évangile pour justifier son ouverture à tous.



Source : Internet

Jean-Charles Harvey

« Franchissant d'un bond les époques historiques, Hermann se demandait quel serait le Christ du vingtième siècle avec des temples magnifiques bâtis par l'argent des gueux sous la peur de l'enfer; avec des biens immenses cotés par la haute finance et ne rendant pas tribut à César, le César honni, à qui le pauvre Jésus rendait son effigie et son denier; avec un monopole sur les connaissances, les écoles, les institutions; avec le confort, le luxe et l'opulence édifiés avec la dime du paysan ou du pêcheur; avec la triple alliance du capital, du pouvoir civil et des choses saintes; avec l'autocratie du dogme étouffant toute pensée libre et ne reculant pas devant la ruine voulue de pauvres diables coupables seulement d'avoir osé crier

des vérités qui bouillonnaient en eux; avec la considération, la puissance, les cadeaux, les héritages, les recettes de la naissance, du mariage et de la mort; avec le silence servile d'un peuple habitué à plier l'échine... Que serait-il, le bon Jésus des publicains et des mendiants, devant tant de biens.» (p. 148)

Les historiens et les essayistes seront bien plus cinglants au moment de la Révolution tranquille, mais il faut se rappeler ce que pouvait représenter une telle critique au cœur de la Grande noirceur intégriste, le texte datant de 1934. Pour avoir fait publier ce roman, voici quelles vicissitudes connut l'auteur. Certains franco-protestants y retrouveront un univers d'ostracisme familier à leur histoire collective.

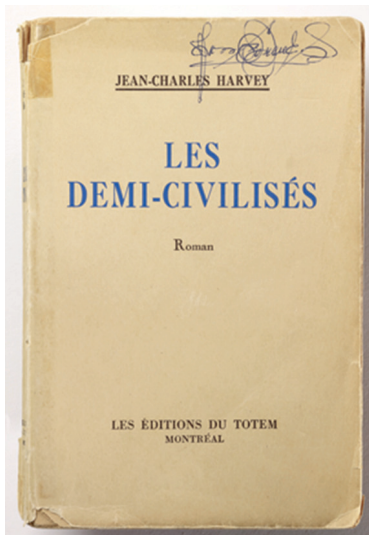
« Vers la fin d'avril, Son Éminence le cardinal Villeneuve, archevêque, interdisait *Les Demi-Civilisés*. Son décret, publié dans *La Semaine Religieuse*, défendait aux fidèles, sous peine de péché mortel, de lire ce livre, de le garder, prêter, acheter, vendre, imprimer ou diffuser de quelque façon. On imagine l'effet d'une condamnation si complète et fulminée de si haut. Amis et ennemis crurent que je ne m'en relèverais jamais [...] Le Soleil, porte-parole ministériel, dont j'étais le rédacteur en chef depuis sept ans, était le plus fort des quotidiens de la région québécoise. [...]

La nouvelle de la mise au ban des *Demi-Civilisés* se répandit d'un océan à l'autre le jour même où le cardinal promulgua sa sentence. Dans son affolement, mon directeur, Henri Gagnon, de passage à Montréal à ce moment-là, me téléphona le soir même à mon domicile pour exiger ma démission immédiate et me prier de ne plus me montrer au journal qu'il administrait. [...] M. Nicol (le propriétaire) a conféré tout de suite avec M. Taschereau (premier ministre). Celui-ci promet de vous caser à la condition que, dans une note où, sous votre signature, vous ferez connaître votre départ, vous annonciez votre décision de retirer votre volume du marché. » [...]

L'index fit boomerang. Sous l'attrait du fruit défendu, le public prit d'assaut certaines librairies de la métropole, dont l'archevêque n'avait pas daigné appuyer le

décret de son collègue de la vieille capitale. Pour le livre et son auteur, ce furent des heures de célébrité. A plus de trente ans de distance, on en parle encore. » [Péché mortel à Québec, mais pas à Montréal !]

Il fondera à Montréal le journal *Le Jour* (1937-1944) qui lui permettra de diffuser ses idées dans la métropole.



Du côté religieux, sans entrer dans les détails, on connaît l'anticatholicisme virulent de Chiniquy, repris de diverses façons par des protestants jusqu'à la Révolution tranquille, *L'Aurore* ayant réédité *Le prêtre, la femme et le confessionnal* en 1962! A l'époque de la publication des *Demi-civilisés*, Victor Rahard rappelait les positions protestantes dans des formules choc qui créèrent bien de remous comme plus tard en 1944, un simple rappel par le pasteur Beaudon à Saint-Hyacinthe de la position protestante devant l'Eucharistie (« Non!... nous ne pouvons nous agenouiller ») avait provoqué un tollé local.

D'une certaine façon, l'histoire a donné raison à ces contestataires minoritaires et les franco-protestants ont sûrement contribué à leur échelle à faire évoluer les mentalités.

Dans les années 1960, l'école est gratuite et obligatoire, mais il faudra attendre près de quarante ans avant qu'elle devienne laïque (1998) et certains évangéliques en défendant l'école religieuse ont mené à ce moment-là un combat d'arrière-garde ne se rendant pas compte de l'usurpation par les catholiques de la direction du système scolaire en 1875. Ce n'était plus des francs-tireurs libres-penseurs qui dénonçaient ce détournement, c'étaient des sociologues et des historiens prestigieux!

Une interrogation tout de même: est-ce que les positions évangéliques sont à l'avant-garde et propres à faire évoluer les mentalités? L'évangélisme est multiple comme on le sait⁵, pourtant la vision fondamentaliste d'un bon nombre, figeant la Bible dans l'inerrance ou la lecture littérale, se rapproche de l'intégrisme religieux qui a dominé la société québécoise pendant plus de cent ans. Alors que certains voient l'avenir dans un islam libéral et une interprétation du coran en conséquence, peut-on imaginer un évangélisme libéral au Québec ou est-ce contradictoire, l'évangélisme étant par définition conservateur dans sa vision du monde et les valeurs qu'il prône? Bon sujet de réflexion. Entre conviction et intolérance, la marge peut parfois être mince.

En terminant, nous aimerions partager à nos lecteurs une réflexion qui nous est venue à la suite de la lecture du blogue où s'insère la conférence de Laprès : www.sceptiques.qc.ca. En parcourant le site, on ne peut qu'être frappé par le côté militant de ces sceptiques qui visent à faire valoir leur position minoritaire par rapport à l'esprit dominant au Québec encore épris d'approches religieuses de toutes sortes et imprégnant la société. Faire valoir une position a-religieuse et complètement laïque oblige à recourir à des formulations polémiques qui ne sont pas sans rappeler les approches militantes qui ont été celles des franco-protestants des débuts de leur action missionnaire des années 1830 à la Révolution tranquille. Intéressant rapprochement...

1. Citations tirées de René Rémond, *L'anticléricalisme en France de 1815 à nos jours* (1976), Bruxelles, Complexe, 1985, p. 55-58.
2. Claire Cousson, « L'Institut canadien de Montréal et l'Intelligentsia protestante. Réactions, relations et perception », dans Marie-Claude Rocher et al., *Huguenots et protestants francophones au Québec, fragments d'histoire*, Montréal, Novalis, 2014, p. 161-182.
3. Voir son *Discours sur la tolérance*, Montréal, XYZ, 2006 et l'article de Laprès dans notre numéro 12.
4. Voir sur le sujet entre bien d'autres le livre remarquable d'Adrien Thério, *Joseph Guibord: victime expiatoire de l'évêque Bourget; l'Institut canadien et l'affaire Guibord revisités*, Montréal, XYZ, 2000, 270 p. En 2014, Suzanne Aubry dans le tome 7, *Honneur et disgrâce*, de sa saga québécoise des *Fanette*, se sert de l'opposition de Mgr Bourget à l'Institut canadien et aux journalistes libéraux pour y camper une partie de son intrigue.
5. Richard Lougheed l'a bien montré dans son article d'un numéro très éclairant paru il y a quelques années : « A Primer of Evangelism », p. 21-22, revue *Scriptura*, vol. 7, no 2, (2006), *Les Évangéliques, la secte qui veut conquérir le monde?*, no spécial sous la direction de Steve Robitaille et Marc D. Paré

PARUTIONS

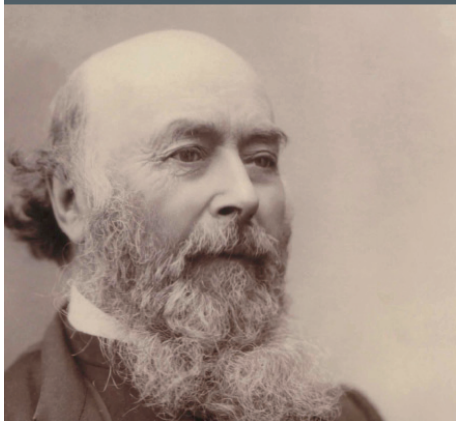
Richard Lougheed, *Au centre des controverses: Charles Chiniquy, Toronto, Clements Academic, 2015, xiv + 430 p.*

PAR JASON ZUIDEMA

professeur affilié, département d'études théologiques, Université Concordia.

**Au centre des controverses:
Charles Chiniquy**

Richard Lougheed



Les étudiants en histoire religieuse du Québec peuvent se réjouir de la parution de la nouvelle édition du livre de Richard Lougheed sur Charles Chiniquy. Non seulement l'oeuvre présente-t-elle une étude fouillée du personnage mais elle offre un éventail des positions défendues à son sujet par des historiens francophones, autant protestants que catholiques. Une bonne part des recherches de l'auteur depuis plus de trente ans maintenant vise à mieux comprendre la place qu'a occupée cette figure marquante de l'histoire religieuse québécoise. Il ne s'agit pas pour lui d'ajouter à la légende contrairement à certains admirateurs de Chiniquy qui ont loué de façon éhontée sa vie et de son oeuvre, Chiniquy lui-même n'y ayant pas que peu contribué! Il s'agit plutôt, comme l'indique le titre de l'ouvrage, de situer Chiniquy au centre des controverses qu'il a sus-

citées. Alors que le titre des versions précédentes évoquait directement sa conversion, de prêtre catholique à pasteur protestant, celle-ci, sans la négliger, s'intéresse aussi aux oppositions que Chiniquy a suscitées tout au long de sa vie ou même à celles qu'il a lui-même provoquées. En bref, cette étude aborde tant les désaccords théologiques ou moraux entre catholiques et protestants, qui occupaient alors une place centrale, que la façon dont on en a parlé au cours du XIX^e siècle... et par la suite.

Le livre compte quelque 430 pages bien fournies avec de riches notes infrapaginales et de nombreuses annexes. Il s'agit d'une version largement remaniée de l'ouvrage paru en français en 1999. Alors que cette première publication était une présentation de la thèse de doctorat qu'il avait soutenue à l'Université de Montréal cinq ans plus tôt, la présente édition offre un texte retravaillé y apportant de nombreuses nuances et l'enrichissant d'un appareil critique pertinent. L'auteur précise dès le début son approche et ses objectifs: « Notre ouvrage présente un portrait de Chiniquy et de son époque à la fois plus complexe et plus humain qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent. Nous espérons que cette oeuvre fera tomber bien de préjugés à son égard, aussi bien catholiques qu'évangéliques, et contribuera ainsi à rapprocher ces deux courants religieux. »

Richard Lougheed donne d'abord une vue d'ensemble de la vie de Chiniquy en se servant des archives les plus fiables, le montrant façonné par l'ultramontanisme et en opposition à l'anticléricalisme de son temps. Il le suit comme jeune prêtre, apôtre de la tempérance, comme curé d'immigrants catholiques en Illinois puis comme contestataire dans ses démêlés avec la hiérarchie catholique, ce qui le conduit finalement à quitter cette Église. L'auteur s'attarde assez longuement sur l'anticatholicisme de Chiniquy particulièrement à la lumière de l'anticatholicisme courant au XIX^e siècle et à celle de ses propres campagnes subséquentes au service de divers réseaux protestants. Il est particulièrement frappant de voir l'admiration que lui vouent certains groupes protestants mais aussi comment Chiniquy ne craint pas de se mettre à dos

certaines de ses collègues pour des oppositions alléguées.

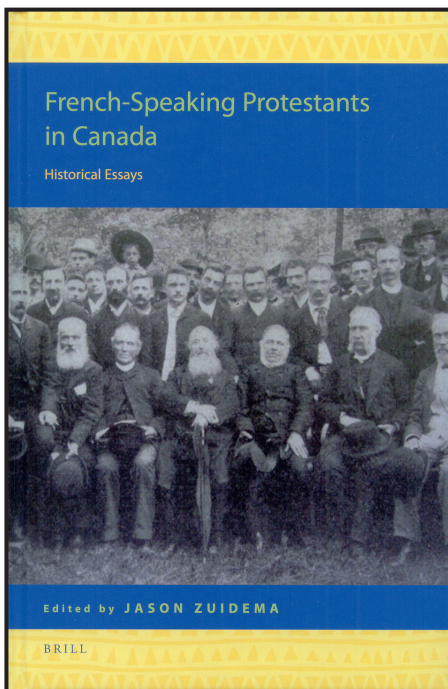
L'auteur se consacre ensuite à l'analyse de la conversion de Chiniquy vue sous différents angles, chacun visant à apporter sa contribution à la compréhension de cette conversion à la fois si controversée et si percutante. Lougheed a des pages éclairantes sur l'impact de cette conversion sur l'anticatholicisme, le nationalisme, la langue française et, plus généralement, sur la controverse religieuse. En terminant, Richard Lougheed examine l'influence que Chiniquy a eu par la suite sur les franco-protestants, les catholiques et les protestants hors Québec.

Les annexes seront incontournables pour qui voudra étudier Chiniquy ultérieurement. L'auteur fournit une bibliographie précise et détaillée de toutes les sources primaires et secondaires sur le sujet (y incluant une liste fort utile d'équivalences entre les écrits de Chiniquy), mais aussi un relevé de ses lettres et de ses contacts. Ces derniers textes donnent un panorama très intéressant des réseaux que pouvait cultiver un personnage public au XIX^e siècle et des échanges auxquels il pouvait se livrer.

Le livre de Richard Lougheed n'échappe pas lui-même à la controverse. Il est certain que sa vision plus compréhensive de l'attitude de Chiniquy dans divers contextes ne cadre pas avec ce qu'on a écrit généralement sur le sujet. Par exemple, affirmer comme Chiniquy l'a fait que les jésuites sont responsables de l'assassinat de Lincoln n'était pas fondé, même à l'époque. Rejeter la contribution de Lougheed parce qu'il prend la peine de la signaler serait ne pas comprendre ses objectifs: voir comment des controverses de cette sorte ont été véhiculées alors, spécialement celle de sa conversion, nous aide à mieux comprendre Chiniquy et son temps. Il est certain qu'il fut un personnage remarquable, mais il faut l'appréhender en tenant compte des ses contemporains. Ses réalisations se placent dans un contexte beaucoup plus large. Le livre de Richard Lougheed est certainement plus éclairant à ce sujet que bien d'autres études antérieures notamment parce qu'il exploite la richesse des meilleures sources du XIX^e siècles.

Dans notre dernier numéro, nous avons présenté un recueil de textes préparé par Marie-Claude Rocher et al. sur les Huguenots et protestants francophones au Québec. Ce livre magistral nous donne l'occasion de revenir sur un autre recueil important paru en 2011 (voir notre présentation dans le Bulletin no 34), mais dont Lucille Marr, professeur depuis plus d'une dizaine d'années à la Faculté des Sciences religieuses de l'Université McGill, a fait la critique pour notre Bulletin et dont nous présentons ici la traduction. Nous l'avons fait suivre de quelques observations complémentaires par Richard Lougheed. JLL

Zuidema, Jason, editor. *French-Speaking Protestants in Canada: Historical Essays*. Leiden and Boston: Brill, 2011, collection Religion in the Americas, 318 p.



LUCILLE MARR

Depuis plusieurs années déjà, Richard Lougheed, que le directeur de ce livre, Jason Zuidema, décrit dans la préface comme « un co-conspirateur bienveillant et amical » pour cette réalisation et d'autres, accepte gracieusement de donner une conférence sur les franco-protestants dans ma classe d'Histoire de l'Église canadienne. Mes étudiants furent fascinés par le monde qu'il leur faisait découvrir, une poignée d'entre eux étant enchantés de pouvoir nommer

leur propre expérience de minoritaires ainsi décrite de façon précise et nuancée.

Comme Zuidema l'indique dans l'introduction, les franco-protestants ont leur propre histoire en tant que double minorité. « Au niveau théologique, ils sont proches de leurs cousins nord-américains ». Pourtant « au niveau de leur vécu, ils ont connu une tout autre expérience », particulièrement en ce qui concerne leur « nette marginalisation » dans un milieu massivement franco-catholique et leur statut de minoritaires comme francophones dans une culture massivement anglo-protestante (p. 1). Ce recueil d'essais présente pour la première fois aux lecteurs anglophones, aussi bien du Québec que de l'étranger, les dimensions les plus significatives de leur histoire.

L'introduction de Zuidema plante le décor, met en lumière les principales facettes du passé des franco-protestants. Les lecteurs apprennent ainsi que, même si les huguenots étaient présents dès l'établissement de la Nouvelle-France, jamais ils ne deviendront plus qu'une petite minorité au Québec. Les anglo-protestants d'alors découvrirent assez rapidement que l'évangélisation était plus efficace si elle passait par des Suisses francophones que par des gens qui imposeraient la vue des Églises anglophones. Ce sont les baptistes et les pentecôtistes qui connaîtront la croissance la plus remarquable, ces derniers particulièrement dans la période qui suit la Révolution tranquille des années 1960. Témoin, le « succès considérable » du pavillon évangélique appelé « Les Sermons de la science » à l'Exposition universelle de Montréal en 1967. Pourtant, selon l'auteur, la croissance fut modeste et de courte durée principalement à cause de la « sécularisation rapide » de la société québécoise et ses nouvelles orientations politiques (p. 10-11).

Ce sont quatorze universitaires, incluant Zuidema et Lougheed eux-mêmes, qui développent dans l'ouvrage ces thèmes et d'autres qui leur sont reliés en des essais originaux, allant des débuts de la colonisation jusqu'à nos jours, tous montrant la présence constante du franco-protestantisme au Québec, malgré les conflits et les défis inhérents aux points de vue divergents. Ainsi, Randall Balmer et Catherine Randall mettent bien en lumière la « vie remarquable » et le rayonnement d'Henriette Feller, cette éducatrice missionnaire suisse; de son côté, Jason Zuidema présente Charles Chiniquy, ce prédicateur flam-

boyant comme un « presbytérien essentiellement protestant au-delà des étiquettes confessionnelles ». Ce ne sont là que deux exemples particulièrement frappants des fortes personnalités qui apparaissent ici et là dans les autres articles et qui permettent de cerner à travers les divers chapitres une appartenance commune.

La vie de Feller et celle de Chiniquy permettent de saisir les oppositions qu'ont dû subir les franco-protestants dans un monde dominé par une Église catholique omniprésente, une idée qui revient dans plusieurs articles, mais qui est particulièrement soulignée par Lougheed dans son texte sur les « Visions du monde conflictuelles » entre les catholiques et les protestants francophones (p. 99). Il existe aussi des désaccords entre les protestants eux-mêmes sur la nécessité d'unir ou non leurs forces évangélisatrices au-delà des confessions comme le prônait la French Canadian Missionary Society. Ce point ressort de deux articles différents, les premières années abordées par Glen G. Scorgie et les cent ans suivants par Jean-Louis Lalonde.

Le livre pousse plus loin l'analyse au-delà des ces personnages et de ces institutions plutôt bien connus pour nous intéresser à des figures qui le sont moins comme Henri-Gustave Joly de Lotbinière et Charles Roy. Ce dernier a, selon les mots de Richard Vaudry, « publiquement quitté l'Église romaine dans laquelle il avait été élevé », pour « adhérer à l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande » où il jouera un rôle significatif dans la mission anglicane (p. 49). Plus tard au cours du dix-neuvième siècle, le franco-protestant Joly de Lotbinière, le seul protestant de l'histoire du Québec à avoir été Premier ministre, était le fruit d'une alliance des traditions réformée et anglicane, réussissant ainsi une « mission unificatrice » comme le présente l'auteur J. I. Little (p. 119).

Les lecteurs verront comment les diverses facettes de la lutte contre la puissante Église catholique ont marqué l'expérience francophone protestante qu'elle ait été vécue comme anglicane, presbytérienne, baptiste ou adventiste. Les désaccords entre les confessions protestantes elles-mêmes ont freiné l'essor du franco-protestantisme encore récemment. Des circonstances favorables au début des années 1960 avec le départ en masse des catholiques de leur Église ont permis des réveils évangéliques qui ont gonflé le

nombre de franco-protestants, leur permettant de mettre en place des institutions d'éducation propres à préparer des pasteurs pour les diverses dénominations. L'analyse de Loughheed, quelque vingt-cinq ans plus tard, permet de cerner les raisons de la fin de cette essor et sa signification pour les franco-protestants du Québec. Comme il l'indique, « une croissance spectaculaire est rare dans le christianisme mais elle était perçue comme allant de soi pour les convertis de cette période (p. 205). Finalement, le « Bref portrait socio-démographique du protestantisme

franco-québécois depuis 1960 » fournit des données supplémentaires qui permettent d'envisager le futur immédiat à partir de ce « flux dramatique » qui caractérise l'époque actuelle.

Ce bref survol ne fait que donner un aperçu des pistes fécondes que ces recherches universitaires laissent entrevoir. Comme ces articles significatifs et la bibliographie quasi exhaustive de Richard Loughheed le suggèrent, l'intérêt pour l'histoire du franco-protestantisme québécois a produit une forte historiographie dont pourront bénéficier les anglophones aussi

bien du Québec que d'ailleurs. Elle éclairera les historiens et les théologiens, servira de références dans les cours, permettra aux communautés anglophones de mieux connaître ces protestants avec lesquels elles partagent la même foi. Le livre est aussi un hommage aux franco-protestants du Québec en rendant leur histoire accessible à leurs coreligionnaires. Dans la morosité où baignent bien des ministres actuels, cette histoire offre une lueur d'espoir comme elle permet à la majorité de mieux comprendre la vie d'une minorité et de mieux saisir le chemin qu'elle a parcouru.

La nouveauté et l'importance du recueil *French-Speaking Protestants in Canada*

RICHARD LOUGHEED

Signalons succinctement les faits saillants que dégagent les divers auteurs de ce recueil. Robert Larin montre bien qu'il existe plus d'habitants qui ont des origines franco-protestantes qu'on ne le pensait jusque-là. L'article de Balmer/Randall souligne la grande influence de la pionnière que fut Henriette Feller. Le texte de Richard Vaudry fait valoir que plusieurs anglicans ont participé à l'œuvre d'évangélisation québécoise notamment par l'action de jeunes convertis canadiens-français, de missionnaires venus d'Angleterre ou par des pasteurs locaux. Glen Scorgie montre l'importance de Britanniques montréalais socialement très influents et religieusement convaincus qui ont soutenu avec force l'évangélisation en français au milieu du XIX^e siècle. Dans un premier texte, Richard Loughheed indique qu'il existait à cette même époque un point de vue social alternatif. Jack Little met bien en lumière la contribution politique unique du Premier ministre québécois protestant Joly de Lotbinière. L'analyse de Jason Zuidema présente un Chiniquy essentiellement

protestant dans les valeurs qu'il défend plutôt que particulièrement presbytérien. Jean-Louis Lalonde survole la montée puis le déclin du courant qui va en un siècle de la French Canadian Missionary Society à l'Église Unie en passant par l'action presbytérienne. Autre survol éclairant, l'évolution des baptistes francophones au Canada par Sébastien Fath. Un deuxième article de Richard Loughheed explique clairement les raisons de la croissance franco-protestante exceptionnelle dans les dernières décennies du XX^e siècle. Pour sa part, Denis Fortin nous donne un survol inédit de la présence adventiste au Québec jusque là mal connue et qui permet au lecteur de la comparer avantageusement avec celle des autres groupes évangéliques. De leur côté, MacLeod et Putaten expliquent bien comment et pourquoi les franco-protestants ont dû se battre pour obtenir un enseignement en français. Finalement, Glen Smith met à jour les données statistiques sur les franco-protestants au XXI^e siècle. L'ensemble fournit donc un apport original à l'historiographie des protestants de langue française au Québec.

Murray Heron (1924 -2014)

Le décès le 12 juillet dernier de Murray Heron nous donne l'occasion de rappeler sa vie et son œuvre pionnière au Québec. Comme elle a été racontée dans son « autobiographie », Un cœur pour les Québécois (2004), nous y renvoyons nos lecteurs. Une biographie de deux pages paraîtra dans notre site *shpfqbiographies* très bientôt.

Il naît près de Toronto en 1924. Après des études commerciales, il s'oriente vers le pastorat et, à l'automne 1943, il s'inscrit au Séminaire baptiste de l'Association, dans la ligne fondamentaliste de T. T. Shields. Ses diverses expériences le convainquent

qu'il doit travailler auprès des Québécois francophones et apprend à fond la langue. Il est diplômé en 1947, s'occupe d'une paroisse anglophone à Rouyn-Noranda, qui devient bilingue sous son influence. Après de multiples déboires pour obtenir de prêcher dans la rue et diverses oppositions, notamment à La Sarre avec son frère Lorne, il finit par obtenir gain de cause en 1954.

En 1958, l'Association crée le Comité de l'œuvre française orienté vers l'évangélisation parmi les francophones. Cette même année, Heron met sur pied une émission de télévision dans la région, à une

heure de grande écoute le samedi soir. Les Ailes de la foi, très suivie, durera jusqu'en 1977. En 1961, c'est la création d'un camp d'été pour les jeunes aux abords du lac Opasatica aménagé dès 1963. Le camp continuera à travers les années malgré quelques aléas dont un incendie.

Après 30 ans de travail pastoral en Abitibi, un accident de voiture et une convalescence forcée l'obligent à réorienter son activité. Il devient pasteur à l'église de Chomedey (Laval) et y restera neuf ans. En 1986, il passe à SEMBEQ et doit parcourir des milliers de km à travers le Canada et les États-Unis, visitant des centaines

Biographies

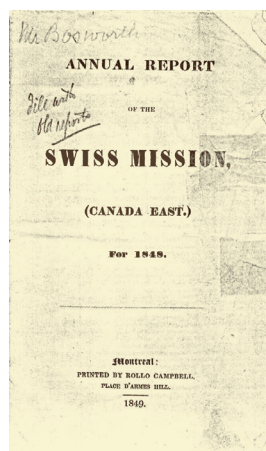
On trouvera sur notre site spécifique de nouvelles biographies. Signalons particulièrement celles de Daniel Gavin et Samuel Dentan qui retracent l'action missionnaire lausannoise auprès des Sioux du Haut-Mississipi et celles de Duclos, Payan et de leur compagnie, Duclos et Payan. D'autres sont en préparation.

Les 60 ans de Saint-Marc

Le site shpfq - 60^e anniversaire de Saint-Marc (Québec) est actuellement en construction dans le site W et devrait être accessible d'ici la fin du mois. Il présente le texte des conférences données à Québec à l'occasion des journées de célébration du 60^e anniversaire de l'église réformée Saint-Marc et dont faisait état notre Bulletin précédent.

Richesse des archives de Béthel

Nous ne saurions assez remercier Richard Strout pour les dons qu'il a faits à nos archives de documents issus des archives de Béthel. On note plusieurs classeurs sur la Mission de Grande-Ligne, dont tous les rapports annuels depuis 1871, plusieurs textes d'époque, des brochures, plusieurs documents sur l'Union de 1969, d'autres sur les Églises presbytérienne, anglicane, méthodiste, Unie. Notre société s'enrichit d'autant.



Prêt des archives baptistes de l'Union

Nos remerciements vont aussi à l'Union d'églises baptistes qui nous a aimablement prêté les dossiers des archives qui avaient été préparées Nelson Thomson et sa femme Hylda (et Richard Loughheed pour les articles plus récents). Ils regroupent diverses informations utiles sur le passé baptiste et ses principaux artisans. Ils comportent aussi de nombreuses brochures explicatives ou de pamphlets religieux. C'est le genre de documents pas toujours accessibles ailleurs qui deviennent ainsi disponibles pour la recherche.

Index de livres de notre bibliothèque

Nous continuons à faire le tour de notre bibliothèque pour en exploiter le contenu. Ainsi nous avons pu préparer d'autres index de livres et revues qui s'y trouvent. JLL

Un cœur pour les Québécois



d'églises, « afin de promouvoir ce séminaire, et encourager les croyants à continuer à prier pour le Québec ». Il y travaille pendant dix ans, tout en exerçant un ministère dans des camps et des églises. Il prend alors sa retraite et disparaît l'an dernier à l'âge 90 ans.

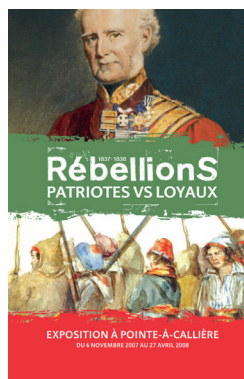
Jean-Louis Lalonde

Voir *Un Cœur pour les Québécois – Autobiographie de Murray Heron, missionnaire pionnier au Québec*, avec Ginette Cotnoir. Œuvre française de l'Association, Montréal,

2004, 143 p. traduction et adaptation de la version anglaise de 1999, *Footprints Across Quebec*.

La communauté de Grande-Ligne, des « loyaux » en 1837 ?

Le texte de notre dernier numéro portant sur les patriotes se terminait par la phrase : *à l'opposé, la communauté d'Henriette Feller était à classer en 1837-1838 parmi les loyaux, les fidèles à la Couronne britannique, les anti-patriotes!* Comme nous l'a fait remarquer Marie-Claude Rocher, cette formulation pouvait porter à confusion. Il aurait fallu plutôt écrire était PERÇUE comme se rattachant aux loyaux, parce qu'elle était soutenue par Plenderleath-Christie, le seigneur de l'endroit, et son adjoint McGinnis. Comme Madame Feller était intéressée par l'évangélisation avant tout, elle n'a pris nulle part de position politique dans ses écrits. Marie-Claude ajoute, ce avec quoi nous sommes tout à fait d'accord, « autant Henriette Feller dénonçait les abus du pouvoir franco-catholique, déplorant la situation obscurantiste, autant elle s'insurgeait contre l'injustice envers le peuple dominé. Elle comptait des appuis tant chez les Britanniques que chez les Américains ou chez les loyalistes. Louis Roussy et elle ont même refusé d'entamer des poursuites contre les Patriotes dont ils avaient été victimes. C'est d'ailleurs cette position en faveur des anciens sympathisants locaux qui lui a valu la bienveillance des habitants de Grande-Ligne et qui a permis l'ouverture des foyers. »



Source : Internet

Une précision

Dans l'article sur l'église baptiste, il aurait fallu séparer Guy Brouillet et Georges Rocher. C'est le pasteur Rocher qui s'occupe de l'église de Québec de 1971 à 1982 alors que Guy Brouillet ne fut assistant-pasteur à ses côtés que de 1979 à 1982, moment où il prit en charge pour plus de dix ans de l'église-fille de L'Islet, s'occupant d'ailleurs aussi de Pinguet de 1982 à 1993 (voir sa biographie dans notre historique de cette dernière église).

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Loughheed :
(514) 482-0086

RESPONSABLES DU BULLETIN

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608